



SAINT-PIERRE (TERRE-NEUVE).—LES MORUES SUR LA GRÈVE ET SUR LES BORDELAISES

Baie, mais il ne put jamais retrouver l'endroit précis où il avait déposé la dépouille du jongleur ; et c'était depuis lors que le "Champ de Tacoma" était hanté par des spectres qui glaçaient de terreur ceux qui osaient s'y aventurer après minuit.

Les vieillards de l'endroit dont quelques-uns, peu nombreux il est vrai, ont été témoins de ces mystérieuses apparitions et qui m'ont raconté cette histoire fantasmagorique, me disent que depuis longtemps on n'y voit plus rien. Espérons que le malheureux Indien a enfin fini d'expier sa faute.

*J. R. Legault*

UN ÉCHO DU CŒUR

Lorsque, éveillé de mon enfance par les charmes d'un amour séducteur, je connus les caresses d'un ange au cœur d'or, lorsque je devins tout-à-coup jeune homme et cela, rien que par un baiser, je pleurai...

J'ai pleuré ces jours du bas âge où l'on ne connaît pas les chimères, ces jours où la souffrance et le bonheur ne font qu'un, ces jours où l'avenir et le passé n'existent pas pour nous.

Oh ! Comme j'aimais ces sentiers tortueux qui, cachés par un épais feuillage, s'enfonçaient capricieusement dans les bois et où avec des compagnons de classe j'allais courir après une longue étude ! Comme j'aimais ces jours où la vie n'est pour nous qu'une rose qu'on effeuille en riant, comme la fiancée effeuille des marguerites.

Mais que ces temps sont loin, comme ils sont loin dans mon passé ! Que d'amers souvenirs, hélas ! n'ai-je pas gravés sur ces jours d'enfance depuis qu'un fatal amour est venu m'écraser de son terrible mépris et de son mortel souvenir. Aujourd'hui courbé par ce fardeau, je sens mon être fondre sous cette force invisible, et ces larmes qui m'échappent lorsque je pense à ma vie, sont autant de lambeaux de mon cœur meurtri qui tombent à terre pour retourner poussière et ensuite sous un caprice du vent, se perdre dans l'immensité comme le plus beau des rêves se détruit par une seule parole.

Et, lorsque, éveillé de ma folie par la perte de son amour, lorsqu'elle donna ses caresses à un autre, lorsque par une parole, elle fit tout s'écrouler autour de moi, lorsque bonheur comme espérance et rêves comme ambitions tombèrent l'un après l'autre à mes pieds pour me laisser seul, triste et victime de cet amour ; alors, je pleurai de nouveau...

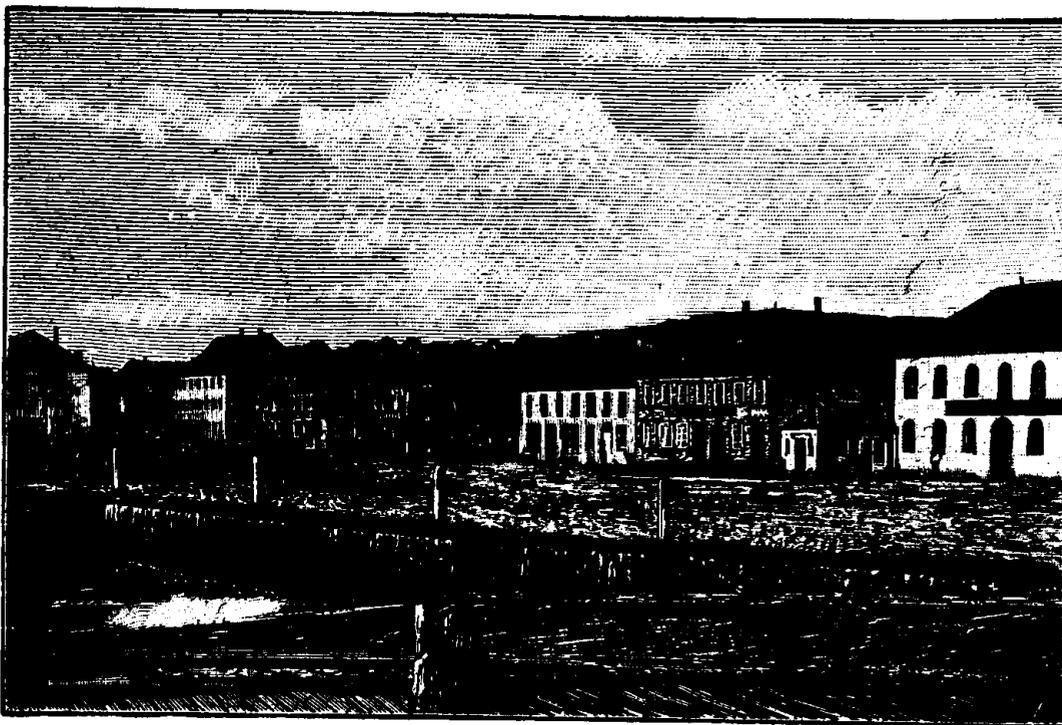
J'ai pleuré ces jours où je ne connus que le bonheur et la joie, ces jours où l'espérance et l'ambition étaient à moi. Aujourd'hui vivant à travers un voile de souffrance, je pleure encore.

Mais que m'importe ce bonheur ou plutôt cette chimère qui s'est envolée ? Que m'importe cet espoir auquel il ne m'est plus permis de croire ? Que m'importent ses caresses et ses baisers ? Ma part n'est-elle pas encore la meilleure puisqu'il me reste mon amour ?

Ne me plaignez pas, mes amis, et, si quelquefois devant vous, dans un moment de faiblesse, je pleure, ne me consolez pas... car je vous le défends. Comme le papillon aux ailes d'or, qui vient par les soirs d'été mourir près de votre lampe pour avoir trop aimé, je souffre et peut-être comme lui mourrai-je mais je ne veux pas me repentir, car dans ma douleur j'ai la volupté du martyr.

Ainsi cet amour m'entraîne dans un gouffre épouvantable pour m'engloutir : et s'il faut y laisser ma vie, ce sera sans lâches rumeurs car "J'aime ! J'aime. Et je veux qu'on m'envie !"

*Atlanis*



SAINT-PIERRE (TERRE-NEUVE).—QUAI LA RONCIÈRE

CHANT DU RETOUR

O souvenirs !—Le soir, quand le vent tond les herbes,  
Quand les foins sont coupés et les blés mis en gerbes,  
Le soir, après les chauds labeurs du jour entier,  
Quand c'est l'heure d'aller dormir à la chaumine,  
Le paysan reprend sa hotte, et s'achemine,  
Lent et courbé, par le sentier.

Souvenirs !—Un grillon s'est caché dans la charge :  
Et l'homme est vieux, le faix est lourd... Sur le ciel large  
Les nuages bleutés tombent comme un rideau ;  
La nuit vient. Le grillon criquette, l'homme écoute :  
Lus, il monte, et le long tout le long de la route,  
Il entend chanter son fardeau.

EDMOND HARAUCOURT.

LE DANGER DE LA CRITIQUE

Une bien amusante histoire que nous conte un journal allemand et qui prouve, après Balzac, le danger de parler d'un inconnu devant des inconnus.

Plusieurs femmes étaient montées dans un compartiment de première classe sur la ligne de Dresde à Leipzig. Voyageurs et voyageuses ne se connaissant pas—pour la plupart—chacun resta coi pendant un quart d'heure. Puis la conversation s'engagea.

Une dame, qui avait assisté, la veille, à une représentation d'*Euryanthe*, critiqua bientôt violemment Mme Schroder, la cantatrice.

—Ne trouvez-vous pas qu'elle est beaucoup trop vieille pour son rôle et qu'elle commence à chanter comme un cabestan rouillé ? demanda-t-elle à un monsieur qui se trouvait près d'elle.

—Vous feriez mieux de demander cela à Mme Schroder elle-même, répondit-il froidement ; elle est assise en face de vous.

Silence général ; confusion de la dame.

—O ! mille pardons, c'est cet horrible, épouvantable critique Schneider qui a fini par gêner mon jugement. N'est-ce pas lui, madame, qui essaie de porter atteinte à votre grande réputation ? Ce doit être un très désagréable et très pédant personnage...

—Ne serait-il pas préférable de dire tout cela à M. Schneider lui-même ! demanda tranquillement Mme Schroder. Il est assis à côté de vous.

*Se non è vero, è ben trovato*, comme on dit en Allemagne depuis la Triplice !

Il y a des créatures humaines, et elles ne sont pas assez rares malheureusement, à qui le bonheur des autres cause une véritable souffrance ; il semble qu'être heureux ou le paraître est un vol ou une injure qu'on leur fait.